

LA GUERRE SOUTERRAINE AU VIET-NAM

Les TUNNELS DE CU-CHI (1959-1975)

Par
Régis Pouget



ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 04/02/1991
Conf. n°2796, Bull. 22, pp. 29-42 (1992)

I - L'INDOCHINE FRANCAISE : un siècle de présence (1858-1954)

Sur le Viet-Nam régnaient, à Hué, capitale impériale, des empereurs. Leur politique constante avait été de maintenir les Chinois sur leur frontière du nord et d'étendre leur propre influence à l'ouest sur le Laos et le Cambodge.

Cette politique est la conséquence de la situation géographique du Viet-Nam qui a la forme d'un vaste diabolos, étranglé au centre, évasé au nord et au sud.

- De 1841 à 1847, l'empereur Thu Fu Tri et de 1847 à 1883 son successeur, Tu Duc, se comportèrent comme de remarquables administrateurs dont les principes constants étaient d'admettre les étrangers, de les accueillir et de bien les traiter mais de ne leur concéder aucun privilège, instruits a contrario par le malheureux exemple de la Chine.

La Cour et les lettrés, attachés à leurs privilèges résistaient par tous les moyens à cette politique habile et intelligente, à laquelle manquait, pour la soutenir, une classe moyenne bourgeoise de commerçants, manufacturiers, industriels, banquiers et hommes d'affaires. Les conséquences furent graves pour le pays qui ne sut pas suivre l'exemple du Japon à la fin du XIXe siècle.

En 1844, les persécutions contre les chrétiens justifèrent une action française et espagnole à Tourane (devenu Da Nang).

En 1845, le Viêt-nam signe avec le Cambodge un accord lui assurant le protectorat sur ce pays.

En 1859, les Français prennent Saigon, au centre d'une très riche région agricole et port bien abrité en eau profonde au sud-est de l'Asie.

En 1862, Hué signe un traité qui cède à la France le sud du pays qui, sous le nom de Cochinchine, deviendra une colonie en 1864, tandis qu'en 1863 la France reprend à son compte le protectorat sur le Cambodge.

Tandis que la situation est réglée au Sud, elle est moins nette au Nord. Vers 1871, des commerçants français, venus par la Baie d'Halong, s'installent au Nord du pays où Francis Garnier intervient en 1873. Un traité de coopération est signé le 15 mars 1874

Un équilibre précaire s'établit, objet de l'hostilité de la Cour et des lettrés. Les incidents sont fréquents. L'un d'eux, plus important, provoque l'expédition du Commandant Rivière qui est un échec. La France s'engage alors militairement et en 1883, Hué est occupée. Deux traités de protectorat sont signés, le 25 août 1883 et le 6 juin 1884, qui chargent la France de la Défense, des Douanes et des Relations Extérieures.

Le traité du 9 juin 1885 avec la Chine met fin à sa revendication multiséculaire de suzeraineté sur le Viet-Nam dont Paul Bert détache le Nord du pays qui prend le nom de Tonkin. Les villes de Hanoi, Haïphong et Tourane obtiennent le statut de colonies et leur administration relève directement de la France.

En 1887, est créée l'Union Indochinoise qui a, à sa tête, un gouverneur général. Le Tonkin et l'Annam (Centre du Viet-Nam) sont comme le Cambodge et le Laos protectorats avec une administration locale supervisée par le Ministère Français des Affaires Etrangères. La Cochinchine est administrée par le Ministère des Colonies.

En 1893, la pacification est terminée sous la houlette d'un Gouverneur général intelligent et bon administrateur : de Lanesan, qui pratique une politique de respect des traités dans un pays qui, en 1890, était ruiné et coûtait cher à la France.

Il est remplacé en 1894, sous la pression des féodalités. Après une période de flottement, arrive en Indochine le Gouverneur général Paul Doumer, le futur président de la République. L'économie indochinoise se développe. Des routes, des ponts, des chemins de fer sont construits, ainsi que des hôpitaux.

La France crée des instituts Pasteur (le Viêt-nam actuel n'en construira pas beaucoup d'autres depuis 1954). Les ports sont équipés, les villes aménagées, des industries créées, grâce à un vaste programme d'ensemble. En 1906, s'ouvre l'Université d'Hanoï, inchangée aujourd'hui.

En 1911, lui succède Albert Sarraut qui complète ce programme et l'élargit à l'Instruction publique, aux universités, aux diverses formes d'associations tandis que l'administration est réformée.

Pendant la guerre de 1914-1918, 100.000 Indochinois du Viet-Nam se battent dans l'armée française. Certains resteront en France et y feront souche, créant le premier noyau vietnamien qui ira s'élargissant surtout après 1975.

Entre les deux guerres, le pays s'industrialise. Banques et maisons de commerce se développent. Une nouvelle bourgeoisie occidentalisée, dont les enfants font des études supérieures en France, émerge peu à peu.

Le service de santé militaire colonial et celui de la Marine assurent des soins de grande valeur. Des hôpitaux sont construits. L'école française de parasitologie trouve là ses moments de réussite et de gloire grâce à la paix française, au développement économique et aux progrès sanitaires. La population atteint 18 millions d'habitants parmi lesquels seulement

10.000 Européens. On touche là au côté fragile de la colonisation française : le peu de goût pour s'expatrier de nos compatriotes, frileusement recroquevillés à l'intérieur des frontières de la métropole et souvent méfiants envers ceux qui sont partis.

Fin 1938, l'état du pays est le suivant :

- 21.000 km de routes dont 14.000 empierrées
- 2.600 km de chemin de fer
- 9.000 écoles, recevant 415.000 élèves
- 500 hôpitaux, infirmeries, dispensaires
- 2 Instituts Pasteur (à Hanoi et Saigon)
- 650.000 ha de rizières cultivées en pleine production en Cochinchine.

Le Viêt-nam d'aujourd'hui n'en a guère plus. L'entretien est loin d'être aussi brillant.

La 2ème guerre mondiale va sonner le glas de la présence française :

- d'une part, la défaite imprévue de 1940 et surtout la capitulation sans gloire, alors que la Marine et l'Empire étaient intacts, ruinent le prestige de notre pays.

- d'autre part, l'occupation par le Japon avec l'accord du Gouvernement de Vichy, permet l'amalgame entre les exactions du premier et la complaisante passivité du second. Le sentiment patriotique vietnamien, heurté, se développe dans divers mouvements nationaux ou communiste. Ce dernier, avec l'appui de l'URSS, puis de la Chine, va prendre le pas sur les autres.

- enfin, le désastreux traité de Yalta voit Churchill, face à un pervers et un pré-dément, sauver ce qu'il peut de l'Empire Britannique.

La France absente n'est pas consultée, mais les Américains ont décidé que la décolonisation à leur manière doit la priver de son empire colonial et des investissements qu'elle y a faits.

Le reste est l'histoire de malheureux soldats, marins et aviateurs, plus ou moins abandonnés par une opinion publique désinformée et manipulée par la presse communiste et les intellectuels dévoyés, qui, lucidement, se mirent au service des ennemis de leur pays et influencèrent une jeunesse en quête d'idéal, écoeurée par les désastres de la guerre récente.

En mai 1954, la capitulation de la base retranchée de Diên Biên Phû aux confins du Laos, raye l'Indochine du monde libre. A la Conférence de Genève (mai - juillet 1954), l'opinion publique qui, en France, a contribué à renverser le gouvernement Laniel, exige la fin des hostilités, à tout prix. Dès novembre 1953, par crainte de la Chine, Ho Chi Minh, avait tenté un rapprochement avec la France. Pressés de prendre la relève, les Américains sabotent les négociations. Ils ne feront rien pour sauver la garnison de Diên Biên Phu dont beaucoup parmi les survivants périrent faute de nourriture et de soins.

Du côté des nationalistes vietnamiens, la tendance était au rapprochement avec les U.S.A. dont ils espéraient subsides, armement et soutien de leurs privilèges. Bao Dai, l'empereur dont la duplicité et la corruption étaient proverbiales, et Ngo Dieh Diem étaient pressés de voir partir les français, sachant qu'ils auraient les coudées plus franches avec les milieux d'affaires américains pour leurs trafics divers, qu'avec l'administration française.

Après Genève, le gouvernement français se retire totalement du Nord où il laisse la place aux chinois et choisit, malencontreusement, de soutenir le Sud qui ne songe qu'à le

trahir. Neuf cent mille personnes, essentiellement catholiques, quittent le Nord pour le Sud, séparés désormais par le dix septième parallèle.

II - LA GUERRE AMERICAINE

En 1955, Bao Dai discrédité est lâché par ses alliés américains. Diem prend sa place.

Des élections générales étaient prévues par les accords de Genève pour 1956, mais le gouvernement de Saigon ne respecte pas les accords. Les relations sont alors totalement coupées entre les deux Viêt-nam.

A partir de 1957, le régime de Diem devient dictatorial. Son armée est inefficace. Priorité est donnée à la police dont les effectifs s'accroissent exponentiellement et qui devient la seule force du pays. La corruption est la règle.

Le choix de Diem en faveur de la police est désastreux. L'avenir montrera que faute d'une armée solide et efficace, le Sud ne sera pas en état de résister aux maquisards et aux troupes du Nord, quand les Américains auront retiré les leurs.

Dès février 1959, la guerre reprend par des combats dans le delta du Mékong. Diem promulgue des lois d'exception qui lui donnent les pleins pouvoirs.

Les communistes du sud, appelés Viêt-congs, reçoivent par la piste Hô Chi Minh, qui du Tonkin à travers le Cambodge aboutit à quelques dizaines de km de Saigon, le ravitaillement, les armes, les munitions, les directives du Nord. Les combats s'intensifient à partir de 1961. Appel est lancé aux U.S.A. Kennedy, en mai 1961, accroît l'aide américaine en matériel et en conseillers spéciaux.

En janvier 1962, est créé un commandement militaire à Saigon pour lutter contre les Viêt-congs infiltrés dans les campagnes. Les paysans, en général hostiles au régime Diem, sont regroupés en "hameaux stratégiques" contrôlés par la police et l'armée. Entre 1962 et 1963, 8 millions de personnes sont ainsi écartées de leurs villages et rassemblées.

A la fin de l'année 1963, le 1^{er} novembre, un coup d'état fomenté à l'initiative des U.S.A. amène au pouvoir une junte qui intensifie la guerre. Diem et son frère Nhu sont assassinés. Ce même mois, Kennedy l'est à Dallas.

En 1964, la France qui, la première, a reconnu la Chine populaire, propose une conférence internationale pour obtenir la neutralisation du Sud-Est Asiatique.

Russie et Chine sont favorables ainsi que le Cambodge. Les Etats-Unis et l'Angleterre s'y opposent.

En 1964, Johnson décide une intervention directe et le 7 février 1965 l'aviation US commence le bombardement du Nord Viêt-nam tandis qu'un corps expéditionnaire est envoyé, qui va atteindre 550.000 hommes, composé de troupes d'élite telles la 1^{ère} Division d'infanterie Red Big One et la 25^{ème} Division d'Infanterie Tropic lightning. L'armée du Sud Vietnam et la police fortes de 1.500.000 hommes combattent à ses côtés. Comment ces troupes d'élite ont-elles été tenues en échec par les combattants des souterrains ? C'est ce que nous allons essayer de comprendre ensemble, maintenant.

Quels étaient les moyens des Américains ?

Ils disposaient d'un armement puissant :

- Bombardiers B52 avec bombes classiques
- bombes à fragmentation
- défoliants
- Artillerie lourde largement pourvue en munitions
- Hélicoptères de combat de type cobra
- Unités navales
- Troupes d'élite bien entraînées en Indonésie
- Bases fortifiées
- Bulldozers et tracteurs.

Le résultat fut la destruction des villes et des ensembles industriels situés entre le 17e et le 20e parallèles, mais la dispersion de la population ne leur permit pas d'atteindre le potentiel stratégique des Vietnamiens, et la piste Hô Chi Minh, véritable "voie sacrée", ne fut jamais sérieusement atteinte.

Quels étaient les moyens des Viêt-congs ?

Jusqu'au dernier épisode, non compris, de la guerre, ce sont les guerriers sudistes qui ont supporté seuls le poids des combats.

Disposant d'un armement moins puissant et en très petite quantité au début, ils surent par un effort d'ingéniosité utiliser admirablement le terrain et leurs qualités naturelles : en particulier dans la guerre des souterrains. Ces derniers, ainsi que les grottes, ont été très anciennement utilisés dans les guerres comme sanctuaires, dans leur aspect défensif de refuge. Ils sont secrets, peu vulnérables et permettent la fuite, le camouflage et les attaques surprises.

Très tôt les armées ont utilisé les forts ou les forteresses qui jouent le même rôle, mais ne sont pas dissimulés, au contraire, à l'ennemi. En 1730, Vauban avait fait paraître un " traité de l'attaque et de la défense des places" qui reste un modèle.

La Revue Militaire française n° 54 du 01/12/1925 publie un article qui passe inaperçu, intitulé " Rôle historique des places françaises », qui sera regroupé dans "Trois études". L'auteur est un jeune officier de 35 ans. Il insiste sur l'importance des places fortes comme point d'appui des troupes et articulation pour l'attaque et la défense, fidèle à l'esprit de Vauban. Il ne sera pas entendu. L'avenir lui donnera raison.

En Cochinchine, Saigon, situé sur la rivière de Saigon large en moyenne de 120 mètres et profonde de 12, est à peine à 80 km du Cambodge. A 30 km au Nord-ouest de Saigon, se trouve le district de Cu Chi (429 km²- 161.000 habitants). Le plateau de Cu Chi à une hauteur moyenne de 12 mètres surplombe le niveau de la mer. Il est parcouru par plusieurs grands cours d'eau et par des routes nationales d'importance stratégique capitale. Des forêts tropicales couvrent le plateau.

Du temps des Français, 48 km de souterrains avaient été aménagés, pour protéger la fuite des combattants et leur servir de refuge. Lorsque la guerre entre le Nord et le Sud reprit, les Viêt-congs qui bénéficiaient d'un appui sans réserve des paysans grugés et exploités par le

régime Diem, développèrent ces souterrains, instruits par l'expérience de l'armée Giap devant Diên Biên Phủ.

Pour la première fois dans l'Histoire militaire, une armée va s'installer sous terre, y avoir ses réserves en vivres, armement, munitions, ses services d'intendance et de santé, sans oublier les moyens psychologiques, l'éducation et la culture, dans une guerre à laquelle participent les civils, femmes et enfants.

Progressivement, les souterrains seront rallongés et perfectionnés, en tout 250 km, creusés avec des moyens artisanaux : pelles, pioches, objets divers, y compris les mains nues. La terre évacuée est camouflée dans les plantations ou dans les cultures agricoles.

Quelle était leur stratégie ?

La première règle, devant une armée professionnelle dotée d'un armement le plus moderne et le plus perfectionné, est de refuser le combat de masse en rase campagne. La seule fois où le Viêt-cong dérogera à cette règle, pour l'offensive du Têt, ce sera un échec total, lourd en pertes humaines.

Utiliser la forêt tropicale pour des actions de harcèlement, surtout la nuit, par quelques hommes, puis se replier à l'abri de galeries indétectables, véritable labyrinthe, multiplier les petits accrochages qui ne font que quelques morts, mais permettent de récupérer des armes individuelles, entretenir par des mines, des pièges, des tireurs isolés et des attentats, le sentiment de danger et d'insécurité, plus destructeur des énergies que le danger et l'insécurité réels, voilà la tactique des combattants des galeries.

La présence, ressentie permanente, d'un ennemi insaisissable devait sans contexte, saper le moral des GI'S.

Le 2ème élément stratégique était la protection des galeries, secret de leur force. Les entrées soigneusement dissimulées par des trappes pratiquement indétectables et étanches, la protection rapprochée par des mines, dont beaucoup étaient récupérées chez les Américains, mais aussi par des pièges classiques antipersonnels (bambous acérés et même animaux venimeux : araignées, rats scorpions, serpents). Un réseau de galeries sur trois niveaux, communiquant en bout de ligne avec le riche réseau hydrographique dont la rivière de Saïgon était le point principal ainsi que de fausses galeries piégées, en rendaient l'approche et l'occupation difficiles, voire impossibles.

La logistique était assurée, à l'intérieur même, par des artisans dont l'ingéniosité fit merveille. A partir de matériel récupéré et même de rejets, (boîtes de conserve, de Coca-Cola, morceaux de plastique ou de métal, douilles de munitions), ils réussirent à fabriquer un armement rudimentaire, mais efficace. A cela s'ajoutait la récupération, dangereuse, d'obus ou de bombes US qui n'avaient pas explosé et qui, aménagés, pouvaient être réutilisés.

Le résultat de ces principes de combat, fut d'obliger l'adversaire devenu prudent, à organiser des bases permanentes, puissantes, véritables places de guerre, mais lourdes à gérer, avides de crédits qu'elles épuisaient pour leur seul entretien qui exigeait une administration, des services, une logistique immobilisée.

Leur ravitaillement passait par des routes aux ponts rares et par des voies d'eau, qui rendaient vulnérables à de petits commandos les convois de camions ou de bateaux. Pour les petits travaux, il fallait faire appel à des Vietnamiens hommes et femmes. Les prostituées

elles-mêmes ne manquaient pas. Toute cette population, manipulée par les communistes, assurait à la fois le renseignement du Viêt-Cong et la désinformation des Américains.

Quand nous .ajouterons que le sous-sol des bases était truffé de galeries viêt-congs, on comprendra la situation difficile des troupes d'élite, très entraînées en Malaisie, conscientes de la supériorité de leur armement, mais peu préparées, officiers, sous-officiers et hommes de troupe, à une guerre aussi originale. Il fallut longtemps au Haut Commandement pour comprendre. Les leçons de Diên Biên Phu n'avaient pas été retenues. Si elles l'avaient été, elles n'avaient pas été comprises. Si elles avaient été comprises, le succès avait été attribué à l'impréparation des Français.

Il arrive souvent que de mauvaises analyses reviennent très cher.

Structure et organisation

Nous avons vu la protection extérieure des tunnels. Soigneusement dissimulées par de la terre ou des feuilles, les trappes en forme de tronc de cône à base supérieure s'emboîtaient parfaitement dans l'ouverture et pouvaient être facilement bloquées de l'intérieur. Elles donnaient accès à une première cheminée verticale du fond de laquelle partait un étroit boyau horizontal.

Le premier étage à 3 m de la surface comprenait :

- des postes de tir pour des tireurs d'élite en petit nombre : 2 à 3 par poste
- des cuisines dont la fumée était évacuée par conduits soit dans des salles dont la terre avait un grand pouvoir d'absorption, soit à l'extérieur au milieu de tas de feuilles sèches dont elle sortait en nappes peu repérables par avion
- des salles à manger
- des salles de réunion où l'on pouvait faire de l'instruction militaire ou politique, recevoir des émissaires du Nord ou d'une autre région, faire des plans d'attaque, enseigner les enfants et les adultes, et donner des pièces de théâtre. Des bouches d'aération étroites assuraient une ventilation médiocre, si bien que les faibles lampes à l'huile, faites d'un récipient de terre ou d'une grenade désamorcée remplis d'huile et pourvus d'une mèche, qui donnaient une pâle lumière, devaient souvent être éteintes pour préserver les maigres ressources en oxygène.

Le second niveau, relié au premier par des boyaux aussi peu rectilignes que possible, était à 6 m au-dessous du sol. On trouvait là des réserves de nourriture, de médicaments, d'armes et de munitions, des ateliers de réparation ou de confection artisanale de mines, de pièges, de munitions, d'explosifs.

Les postes de secours étaient au 3ème étage à 8 m au-dessous du niveau du sol. Des infirmiers donnaient les premiers secours, sous la direction d'un médecin. Deux hôpitaux de fortune pour l'ensemble du réseau complétaient le dispositif sanitaire pauvre en médicaments, matériel chirurgical ou d'anesthésie.

Pourtant, dans ces conditions qui scandaliseraient un chirurgien occidental, furent tentées et réalisées des interventions chirurgicales.

Des enfants vinrent au monde là-dedans et leurs premiers mois se passèrent dans cette semi-obscurité et cette atmosphère confinée. La proximité du réseau fluvial permettait les évacuations sanitaires des convalescents et celles, nécessaires, des morts.

Des puits assuraient le ravitaillement en eau, denrée plus abondante en surface que dans les galeries où elle était assez strictement rationnée et réservée à l'alimentation. La toilette passait après. On n'aurait garde d'oublier les puisards d'évacuation des eaux-vannes et des eaux usées. Si l'on pense que vivaient dans cette ambiance particulière, humide et chaude, dans une grande promiscuité, hommes, femmes et enfants, on imagine ce qu'a pu être cette existence pendant des années, avec une hygiène défectueuse et une alimentation carencée, propices aux maladies digestives et aux dermatoses.

Pourtant, ils y vécurent, y procrèèrent, s'y instruisirent. Des troupes d'acteurs jouaient des pièces patriotiques et des pièces du folklore vietnamien. Un acteur s'y fit un grand nom : Pham, qui partageait la vie et la maigre pitance des combattants.

Ces derniers restaient enfermés le jour et sortaient la nuit pour tendre des embuscades ou réaliser des coups de mains audacieux et inattendus, véritable harcèlement permanent de l'occupant.

Ajoutons à ce dispositif de combat trois éléments capitaux dus à la symbiose entre les paysans et les combattants. Tous portaient le même costume. Comment distinguer dans un champ ou une rizière un combattant d'un paysan, à plus forte raison quand c'est une femme ?

Le premier élément est le renseignement. Grâce au personnel vietnamien employé dans les bases américaines, le Viêt-Cong était au courant de tous les mouvements, projets et déplacements des Américains. Ainsi, quand les troupes d'élite arrivaient sur le terrain, il n'y avait plus personne. De plus, les permissionnaires américains allaient régulièrement à Saigon, où serveurs et patrons de bar, garçons d'hôtels et prostituées obtenaient d'eux, involontairement, tous les renseignements désirés.

Le deuxième est la prise en main de la population rurale qui a régulièrement fourni le ravitaillement. Une organisation politique très rigoureuse permettait de cacher les déserteurs de l'armée du Sud, punir ceux qui travaillaient pour les Américains d'une manière exemplaire.

Le troisième est de ne pas se livrer à des exactions sur la population des campagnes qui a constitué une masse favorable aux combattants, les a aidés, nourris, dissimulés, réconfortés, renseignés, soignés et éventuellement remplacés.

La riposte américaine

Au début, l'état-major ne crut pas à l'organisation souterraine de la guerre. Il fallut des pertes en hommes et l'échec de plusieurs opérations de grande envergure, pour les convaincre. L'ennemi n'était jamais où on le cherchait et il réapparaissait quand on le croyait disparu, là où on ne l'attendait pas.

Dans un premier temps, furent utilisés d'énormes bulldozers et de puissants tracteurs sans grand résultat. Puis des défoliants lancés d'avion stérilisèrent des surfaces considérables. Un feu gigantesque déclenché par des bombes incendiaires aurait contribué à isoler les hommes des souterrains, si la chaleur considérable dégagée par cet immense brasier n'avait pas provoqué, dans cette région de grande humidité tropicale, des pluies torrentielles qui l'éteignirent.

Sur le terrain, les unités utilisèrent des hommes de petite taille et de faible corpulence, d'origine hispanique ou asiatique en général, que l'on appela "les rats de galerie". Ils tentèrent d'en déloger les occupants, grâce à des moyens restreints : armes à feu de poing, couteaux et gaz suffocants. Malgré leur habileté, leur courage sans limite, leur détermination et des résultats encourageants, leur action ne fut pas déterminante. Les commandos hélicoptères par hélicoptères étaient efficaces au prix de lourdes pertes en hommes et en matériel. Les hélicoptères, redoutés des Vietnamiens, étaient vulnérables aux tireurs isolés.

Lorsque, persuadé de l'importance de l'organisation souterraine, l'état major américain se décida à utiliser les bombardiers B52 qui, déversant de véritables tapis de bombes, ouvraient d'immenses cratères dans le sol, en largeur et en profondeur, l'efficacité fut au rendez-vous, et le Viêt-cong subit de lourdes pertes (50 000 tonnes de bombes furent déversées).

Pourtant, il était trop tard. L'opinion américaine versatile, désinformée par une presse curieusement soucieuse des intérêts de l'ennemi, agitée par des manifestations violentes de non-violents, inclinait à la paix. La captivité dans des conditions inhumaines des aviateurs américains au Nord Viêt-Nam, dont les détails faisaient la première page des journaux, et les morts nombreux parmi les fantassins, contribuèrent à faire basculer dans ce camp, les familles, parents et amis des victimes et tous ceux dont les enfants, si la guerre se poursuivait, devaient servir au Viet-Nam.

Pour déloger les combattants vietnamiens des galeries, les neutraliser et les anéantir, il eût fallu utiliser des méthodes dures tels les gaz de combat, que la conscience des groupes de pression américains ne tolérait que chez l'ennemi.

Ce mouvement provoqua, à propos d'un incident mineur, la démission du Président Nixon. L'un des rares hommes politiques lucides de son pays.

La corruption et les méthodes violentes du régime politique du Sud hâtèrent les événements.

Malgré l'échec de l'offensive du Têt en janvier 1968, qui coûta au Viêt-cong beaucoup de vies humaines, les bombardements américains cessèrent le 31 mars 1968 au Nord Viet-Nam pourtant presque asphyxié par le blocus du port d'Haïphong.

La conférence de Paris entre les belligérants, la Grande-Bretagne, la Russie, la Chine et la France (1969-1973) ne régla rien. Dès 1969 le désengagement américain avait commencé. L'accord du 27 janvier 1973, signé par Kissinger et Le Duc Tho, reconnaît l'indépendance du Viêt-Nam, prévoit un cessez-le-feu le 28 janvier 1973 et des élections libres sur tout le territoire.

Après la démission du Président Nixon, l'aide américaine est réduite.

Le 7 janvier 1975, sentant le fruit mur, le Nord Viet-Nam attaque le Sud. Hué tombe le 25 mars, Danang le 29, et le 30 avril. A Saigon la capitulation a lieu sans condition. A la hâte, les derniers Américains s'en vont, emmenant avec eux quelques-uns de leurs alliés les plus compromis. Ils oublient dans leur fuite le plan Chieu Hoi où étaient notés tous les anciens Viêt-congs ralliés. On imagine leur sort après 1975.

Les officiers, sous-officiers, fonctionnaires, policiers du Sud sont exécutés sommairement ou prennent le chemin des camps de rééducation. Deux millions d'hommes et

de femmes subiront ce sort, oubliés des intellectuels français. Les citoyens sont déportés en masse dans les campagnes dans des conditions inhumaines.

Un régime politique totalitaire cumule tous les pouvoirs. Une chape de plomb est tombée sur le Viet-Nam. C'est le début de la pénurie, de la misère, des dénonciations, de l'arbitraire, des persécutions, de l'exode. C'est la fin du Viet-Nam libre.

III. QUELLES SONT LES CAUSES DE L'ECHEC AMERICAIN ?

Comment la première nation militaire et économique du monde a-t-elle été vaincue par un peuple de l'ombre, peu armé, pas entraîné, sans tradition militaire ?

En effet, ce sont les hommes du Sud qui, jusqu'en 1974, ont supporté l'essentiel de la guerre. Ceux des souterrains disparurent dans les proportions de 80 %.

Les causes sont politiques, militaires, psychologiques.

a) politiques

C'est, nous l'avons dit, la manipulation par la presse de l'opinion publique américaine, mais aussi la corruption et l'action autoritaire du régime du sud Viet-Nam.

b) militaires

Elles tiennent :

1°) à la faible valeur de l'armée sud-viêtnamienne, au recrutement plus ou moins forcé de soldats encadrés par des d'officiers médiocres, sans grande ardeur au combat dont les cadres étaient préoccupés de trafics et de corruption, et qui était infiltrée d'éléments Viêt-minhs ;

2°) à l'incapacité du commandement des militaires américains :

- de tirer les leçons de l'Histoire, même proche
- de s'adapter au type de combat
- d'analyser les rapports des officiers de terrain
- d'admettre le patriotisme vietnamien qu'il a assimilé au communisme
- de sortir de leur isolement dans la population
- de comprendre la haine que suscitent leur comportement, leur luxe ostentatoire, leur argent à profusion, leur mépris des autres, exprimé mais peu conscient et leur genre de vie à l'écart des populations.

c) psychologiques

- Les militaires constituent une caste obnubilée par la technique et les règles de la guerre précédente. Cette situation, en période de paix comme en période de guerre, les entraîne à ne pas tenir compte des civils ni des événements.

- "La véritable école du commandement est la culture générale", écrivait en 1934 dans « Vers l'Armée de métier », le Général de Gaulle. L'absence de projets pour l'homme chez les techniciens, les condamne à une vue courte des choses.

- Ils ont envers les civils une méfiance pluri-séculaire et souvent un mépris pour leurs faibles qualités militaires.

- Dans un choc de courte durée, dans une opération de commando, les professionnels font merveille et les réservistes souvent piètre figure. Mais dans une guerre plus longue, de peuple à peuple, de faction à faction, les civils prennent une importance de taille, pourvu qu'on sache les utiliser : renseignement, information, désinformation de l'adversaire, intoxication, harcèlement derrière les lignes et bien d'autres choses encore. La principale est l'action que les réservistes peuvent avoir sur l'opinion publique par les explications, les informations, la création d'une image valorisante de la chose militaire, la communication de ce que les professionnels ne peuvent pas, par obligation de réserve, exprimer en public, l'action sur la presse et sur les pouvoirs publics.

La prochaine action militaire d'envergure sera, peut-être, à l'intérieur du territoire national. Il sera trop tard, quand elle aura commencé, pour s'apercevoir que l'on a négligé la force d'appoint que représente la population civile.

Pour avoir écouté les faux prophètes et ne pas avoir entendu le vrai prophète qui en 1966, à Pnom Penh avait dit : « Il est inconcevable que les peuples de l'Asie puissent être dirigés longtemps par une nation de l'autre côté de l'Océan Pacifique », et pour ne pas avoir accepté en 1963 la neutralisation du Sud-Est asiatique proposée par la France, les Etats-Unis ont laissé ces états tomber aux mains des communistes, comme ils l'ont fait à Yalta pour l'Europe de l'Est. Ils y ont acquis une réputation de nation peu fiable et le sentiment national s'est mal remis de la défaite devant ces soldats de l'ombre, ces « va-nu-pieds des tunnels de Cu-Chi » qui n'avaient pour eux que leur habileté, leur intelligence, leur patience, leurs faibles besoins, leur détermination, leur patriotisme et la conscience de leur légitimité.

Régis POUGET